

De notre envoyé spécial à Beyrouth

Enlèvements : l'atroce

Les disparus, au Liban, se comptent par milliers. Chaque camp a ses spécialistes qui gèrent cette nouvelle forme de guerre — qui est aussi une industrie... Jean-Paul Mari a rencontré ces professionnels de la terreur

On n'enlève jamais un innocent au Liban. Seuls les coupables disparaissent : le musulman arrêté au barrage chrétien, le Palestinien contrôlé par Amal, le fonctionnaire international à la sortie de son bureau... Tous sont coupables : nom, prénom, confession, nationalité — leurs papiers les dénoncent à l'ennemi. Les fautes peuvent être infinies. On est coupable d'avoir face à soi un homme en uniforme, froid et attentif aux derniers ordres reçus, ou un gamin l'arme à la main, rendu enragé par la mort d'un des siens. Coupable d'étaler sa confiance ou d'exhaler sa peur, d'habiter un quartier devenu hostile, ou plus simplement de circuler dans les rues, d'être là.

Le Liban ne reconnaît pas l'innocence. Vivre à Beyrouth, c'est être coupable. A priori. Dès les premiers pas à l'aéroport, comme Jean-Paul Kauffmann, journaliste, français, intrus. L'A.I.B. (Aéroport international de Beyrouth) : déjà en temps « normal », l'endroit paraît invraisemblable. Valises à la main, les passagers tombent nez à nez avec la guerre, les combattants léopard et leur arsenal. Au milieu des Jeep militaires et des sirènes, un marchand ambulancier propose du café et des étuis à revolver. Dans le hall, un jeune homme blond, sac au dos et sourire idiot, se fige devant un milicien qui fait mine de le retenir. Ses proches, le regard inquiet, l'entraînent rapidement vers la sortie. Avertisseurs bloqués et rideaux tirés, une Mercedes noire stationne dans l'embouteillage. Quatre gardes du corps en civil en surgissent. Les miliciens de la « sécurité » de l'aéroport se précipitent sur leur Kalachnikov. Qui a peur de qui ? Le temps d'accueillir une forme noyée dans un tachador et le véhicule disparaît. Le délire est quotidien.

Le 22 mai dernier, Jean-Paul Kauffmann et

son compagnon de voyage, le chercheur français Michel Seurat, découvrent un aéroport vide. A quelques centaines de mètres, Palestiniens et chiites d'Amal s'égorgeant dans les ruelles de Bourj-el-Brajneh, c'est la bataille des camps. La nuit va tomber. Routes désertes, barrages abandonnés, combattants électrisés : les pires conditions. Un vieux bus de Middle East Airlines amène le gros des passagers vers Beyrouth. Au prix d'une large boucle, le conducteur préfère contourner l'aéroport par le Sud. Les deux Français ne sont pas à bord. L'autre route, directe, longe les camps en passant devant le terrain ocre d'une mosquée en construction. Jean-Paul Kauffmann et Michel Seurat n'ont jamais dépassé ce point. Ont-ils d'ailleurs réussi à quitter l'aéroport ?

Disparus. Deux enlèvements de plus à Beyrouth. En dix ans de guerre, cinquante mille personnes environ ont connu le même sort. Chaque Beyrouthin peut en citer une quinzaine dans son entourage direct. Pratique quotidienne rampante, généralisée. Toutes les milices utilisent l'enlèvement à l'aveugle sur les barrages. C'est un langage codé. Il remplace les bombardements. Il sert à faire monter la pression politique, à réduire les passages d'un secteur à l'autre. Par la peur. Même lors des accalmies, rares sont ceux qui osent traverser la ligne de démarcation entre l'Est et l'Ouest. « *Barrage, papiers, mettez-vous sur le côté...* » La persistance de la menace coupe les deux côtés plus sûrement que n'importe quelle pluie d'obus.

Avec le temps et la mouvance des conflits, la gangrène a gagné l'intérieur de chaque camp. Aucune milice n'a réussi à conquérir le territoire de l'autre. Alors, recroquevillée dans son fief, elle entend démontrer son pouvoir en faisant disparaître ceux qui tentent de s'y aventurer. La démonstration de force est un aveu rageur d'impuissance. Les représailles sont féroces. Dans l'entourage des victimes, les clans se mobilisent, sillonnent les routes. Aux affaires de famille s'ajoutent les enlèvements crapuleux et ceux qui sont manipulés par les services de renseignement. A chaque fois, on joue la surenchère par vengeance, ou dans l'espoir de mieux échanger les otages. L'enlèvement répond à l'enlèvement. La spirale.

« *Arménien pris par les Kurdes turcs, chiite retenu par les phalangistes, Palestinien détenu par l'armée libanaise...*, on me demande d'intervenir trois ou quatre fois par jour », déclare cet homme politique chrétien installé à l'Ouest, où il constitue une précieuse « passerelle » interconfessionnelle, la providence des otages. Le sort d'un enlevé se joue souvent dès les premières heures. Quatre à cinq mille personnes ont été exécutées dans ce délai. La plupart n'avaient aucune relation. Il ne fait pas bon être anonyme quand on est otage. Impé-



● **Il ne fait pas bon être anonyme quand on est otage**

tif : localiser et intervenir. Avant que le hasard de l'arrestation ne se transforme en une logique de système, une détention trop longue, au cours de laquelle on devient vraiment suspect puis coupable. Après, le temps fait office de tamis. La trace s'estompe dans les marais des fausses pistes. Aspiré par un trou sans mémoire, l'otage creuse sa tombe. Les noms de trois mille personnes disparues traînent toujours au bas de vieilles listes.

Le contact établi, en revanche, la négociation se fera sur la base d'une pression amicale, de l'humeur du ravisseur, d'un échange, ou du

règle du jeu



Technique libanaise de l'enlèvement : trois hommes armés, une voiture, on pousse la victime dans le coffre...

climat politique. « La quasi-totalité des actions visent à créer un vivier politique pour de futures négociations », assure Houssan, le chiïte. Milicien proche d'Amal, Houssan connaît à fond la règle du jeu, voilà huit ans qu'il réalise des enlèvements. Lui-même doit la vie à un échange. Pris par les chrétiens, il a fallu trois prisonniers pour obtenir sa libération, en bonne santé. « Avant de me relâcher, les Kataëb ont dû m'envoyer à l'hôpital pour me refaire un visage présentable », sourit Houssan. Il répugne aux enlèvements à l'aveugle. Sa technique est classique. Le véhicule de la vic-

time se retrouve coincé par deux voitures sur une route déserte ou en plein embouteillage. Houssan aime le travail « ciblé et politique ». Il se rappelle chaque opération dans le moindre détail. L'action contre un instituteur communiste de Bir-el-Abd, le transport dans le coffre de la voiture, son interrogatoire pendant six jours et ses aveux. « Attentats contre Amal — un geste sec de la main —, exécuté d'une balle dans le front pour qu'il voie la mort en face. » Et cet espion de l'armée libanaise capturé, épargné et retourné. « L'enlèvement ciblé est toujours efficace », conclut Houssan. Lui n'a ja-

MOSCOU ET LES OTAGES

On attribue à Nabih Berri, le dirigeant chiïte, et au Syrien Hafez el-Assad le principal mérite de la bonne issue de l'affaire des otages. Or il y a un acteur qui a joué un rôle décisif, mais qui est resté dans l'ombre. C'est Mikhaïl Gorbatchev.

Le numéro un soviétique n'a pas pris de gants avec ses alliés. Assad a été convoqué à Moscou sans trop de ménagement. On lui a fait comprendre que la prise d'otages intervenait à un très mauvais moment, alors que l'U.R.S.S. cherchait à améliorer son image de marque et ses rapports avec les Occidentaux. On n'aimait pas du tout à Moscou la complicité directe, dans cet enlèvement, de Nabih Berri, qui contrôle l'aéroport et l'ouest de Beyrouth, ni celle, indirecte, des Syriens, maîtres du jeu au Liban.

D'après les services de renseignement israéliens, le numéro un soviétique a rapidement « convaincu » le président Assad — et en utilisant les pressions nécessaires — de « convaincre » à son tour Nabih Berri qu'il fallait de toute urgence mettre fin à toute cette affaire.

V. C.

mais enlevé d'étranger. « Mais le cas des deux diplomates français est clair, affirme l'homme. Je sais que l'ordre est venu de Téhéran à Beyrouth, par Baalbek. » Le Djihad islamique ? Il éclate de rire. « Le Djihad n'existe pas. Tout juste un prête-nom qui fonctionne avec ses règles, il est vrai. »

Rien ne ressemble moins au Djihad que la revendication de l'enlèvement de Jean-Paul Kauffmann et Michel Seurat, après l'annonce par la presse de leur disparition. Contrairement à ses habitudes, l'organisation n'a d'ailleurs pas envoyé de photos à la presse. « Les hezbollahis n'ont rien à voir dans l'affaire de votre journaliste, tranche Houssan. Au départ, rien n'a été planifié. Les premiers ravisseurs espéraient de l'argent. Récupérés par un deuxième groupe, le cas des Français est devenu politique. Ils devaient être libérés quatre jours plus tard, en échange d'un geste politique qui n'est pas venu. Je sais qu'ils sont vivants et bien traités. » Houssan s'interrompt, il n'en dira pas plus.

Rencontré à la mosquée de Bir-el-Abd, le cheikh Fadlallah se montrera formel sur un point. « Ce n'est pas le même groupe qui a enlevé les diplomates et Kauffmann et Seurat. » Les otages Jean-Paul Kauffmann et Michel Seurat ont été les seuls détenus étrangers à voir leur sort lié aux « otages aériens » de la T.W.A. Pour eux, il y a de l'espoir.

Mais il reste Alfred. Son absence dramatique. Alfred Yagodzadeh, reporter photographe à Sipa-Press, a disparu depuis jeudi, en plein centre-ville, en laissant tous ses appareils sur la banquette arrière d'un taxi. Depuis quelques années il a quitté son pays pour vivre en France.

Alfred l'« exilé » est chrétien iranien.

JEAN-PAUL MARI ●